

An abstract painting with a teal background. On the left side, there are large, textured brown shapes that resemble a hand or a brushstroke. The text 'HUILE SUR TOILE' is written in white, hand-drawn capital letters in the upper right quadrant.

HUILE
SUR
TOILE

ANNA TUCCIO

HUILE
SUR
TOILE

Il y a d'un côté les larmes et la mort et de l'autre, l'énergie vitale et la transcendance de la peinture qui me sauve depuis toujours.

Claire Tabouret

Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre faire, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous? Pourquoi vous persécutez vous-même avec cette question: d'où vient tout cela, où va tout cela? Vous savez bien que vous êtes évolution et que vous ne désirez rien tant vous-même que de vous transformer.

Rainer Maria Rilke, «Lettres à un jeune poète», 1929

AVANT-PROPOS

Que l'art ait au moins un pied dans le réel,

cette bulle d'art qui nous entoure devrait
se percer davantage

des trous d'air dans le vrai monde

pour respirer un peu mieux

Y'a du soleil dans ma rue, mais je ne sais pas quoi en faire.¹

Je sors mon téléphone pour en prendre une photo que je supprimerai demain.

La lumière découpe en tranches mes rideaux en lin et le tapis persan, une partie du fauteuil et la queue de mon chat endormi.

Elle donne à mon salon l'allure d'une peinture d'Edward Hopper que je ne saurais décrire.

Y'a du soleil par ma fenêtre mais qui l'a invité ? Il reconforte les journées d'été que l'on passe sans sortir et met en lumière les particules de poussière qui flottent dans ses rayons.

Les couleurs du salon sont plus vives, les jaunes rougissent, les verts de mes plantes se font plus intenses, les blancs éclatent et ricochent un peu partout. Mon plafond blanc devient mou quand l'Orne s'y reflète. Serpents d'un blanc plus lumineux se mélangent et tourbillonnent et moi j'attends d'y voir l'ombre d'un canard ou d'une poule d'eau.

En bas, j'entends le guide du bateau de visites touristiques parler de l'architecture du nouveau Palais de Justice et de la bibliothèque supra-design. Il fait trop chaud pour sortir, et que ferais-je de cette chaleur ? J'ouvre la fenêtre à l'italienne en espérant le courant d'air qui rafraîchira ma journée.

J'ai conscience du luxe que montre mon incapacité à savoir que faire de cette lumière. Je peux rester chez moi, à demi au frais, sans me préoccuper de grand chose d'autre que du fait qu'elle est là, écrasante, tangible, et qu'elle grille chez moi toute motivation que j'avais à sortir. Je préfère mes promenades en hiver et la nuit.

Parce que je n'aime pas croiser les regards lubriques de mes congénères masculins, ni les regards réprobateurs des dames ou l'odeur de la pisse de leurs petits chiens enflammée par le soleil.

Parce que je préfère la compagnie de mon chat endormi à celle des passants dont je surprends trop souvent les conversations et qui me donnent envie de rentrer chez moi et de casser ma télé. Ou de les suivre jusque chez eux, où je pourrais démolir les leurs. Parce que très vite l'idée de sortir est paralysante.

Balade Je porte mes écouteurs comme un bouclier aux possibles commentaires des chiens terreux.

Deux bancs, deux groupes de mecs.
C'est comme ça. Faut faire avec.

Cinq ans de vie citadine, j'ai appris comme toutes les femmes qui marchent seules dans les rues des villes à évaluer le danger potentiel à chaque mètre accompli. Je suis toujours sur mes gardes et moins je le sens, plus je marche la tête haute en fronçant les sourcils, l'air de dire « *elle faut pas la faire chier, elle va t'en décoller une de derrière l'épaule, t'es pas prêt mon pote* », le regard devant, la bouche droite. Je me fais plus grande que mon mètre cinquante huit. Quand on est une femme et que l'on marche dans la rue, faut faire avec, se concentrer sur la musique. Moi j'écoute du rap pour glaner de la force.

Dans la rue, tout te ramène au sexe, à la spécificité que tu aurais à être prise, à ne pouvoir opposer que peu de résistance.

Je marche dans la rue je suis un trou. Je suis un trou qui marche dans les rues de ma ville et j'ai des seins et des fesses pour décorer ce trou.

Toute apparition imprévue est suspecte. Je marche décidément sur le port de plaisance et là, assis sur une marche, je sens son regard brûler mes fesses à mesure que je passe. Ce n'est pas de la peur, c'est de la colère et du dégoût, c'est de l'indignation que je ne puisse pas sortir l'esprit tranquille et déambuler comme un mec déambule sans avoir la sensation d'être un trou à prendre.

Rue Écuyère c'est l'apothéose. C'est la rue des bars, la rue de la soif et crois-moi, les regards que je croise dans

mes angles morts sont des regards de morts, qui n'ont pas soif que de bière.

Les morts sont disposés de part et d'autre de la rue étroite à cause des terrasses qui s'y déploient. Ça fait une sorte de *catwalk* au centre. Au premier rang du défilé, des deux côtés, principalement des groupes de mecs; les groupes mixtes sont plus loin, ils ont d'autres chattes à fouetter, des plans à conclure, ou prouver à leurs filles que les autres ne les intéressent pas.

Je force mes yeux à éviter les leurs pour ne pas qu'il y en ait un qui le prenne pour une invitation. Je baisse mes sourcils quand ils ont tendance à se relever et à me donner un air de chienne battue, de cabot apeuré.

Je vois de la sueur dans mes angles morts. Je ne vois personne avancer seul dans cette rue et pourtant je me force

**ET JE REGARDE
MA VILLE EN
FLAMMES
ASSISE SUR
UN BARIL
D'ESSENCE EN
FLEURS**

à la remonter toute entière (comment je me suis retrouvée là, à la base, un truc à prouver ?) Du coin de l'œil, j'observe aussi les filles se regarder entre elles se jauger, évaluer leurs styles respectifs.

Mortel ce foulard. J'aurais jamais porté une pièce comme ça, il serait peut-être temps que je m'y mette. Je regarderai demain sur Vinted, je serais super comme ça. Putain quelle chaudasse elle, la gueule du décolleté! Je suis sûre qu'elle porte un push-up. C'est pas possible autrement. Franchement comment tu peux te considérer féminine avec un sweat-shirt aussi large sur les épaules ? On ne voit plus ni ta poitrine ni tes fesses, tu dois te détester, traîner qu'avec des mecs, être lesbienne; y'a pas d'autre explication.

Alors je préfère refaire couler du café, sur ma fenêtre après 16h, quand le soleil a changé de direction. M'allumer une autre cigarette et regarder au loin les grues et

les petits hommes en orange s'activer, regarder les mamans qui rentrent de Lidl avec beaucoup trop de cabas; elles ressemblent à des bourricots trop chargés et j'aimerais descendre les aider mais je laisse faire.

J'écoute le bruit des grillons en bas en faisant abstraction des voitures. Ils me rappellent un texte que j'ai lu, d'un mec qui a des grillons dans une boîte, des grillons qu'il possède et dont il imagine les pensées et les espoirs vains d'échapper à leur destin. Ils vont finir par nourrir un gros lézard lui-même enfermé dans une plus grande boîte, avec un soleil artificiel, il se demande si son chien considère cet appartement comme sa boîte et l'épiphanie : il regarde la rue autour de lui et se demande ce qu'il va bien pouvoir faire de ce soleil aujourd'hui.

Le monde entier m'offre tous les jours des milliers de raisons de prendre un

crayon, un stylo ou un pinceau. Je suis en colère et je n'ai pas appris à l'exprimer.

Je la transpose sur du papier, sur l'ordinateur ou sur la toile. J'en fais des animaux qui sont mon Arche, mes témoins, et mes porte-paroles. Mes bestioles prennent la forme d'allégories satyriques; on se donne des surnoms d'animaux pour oublier que nous sommes humains.

La couleur
et le sens

Mes portraits d'animaux sont des clichés des mondes qui m'entourent.

Mes bestioles, plus attrayantes que les Hommes, anonymes, se rassemblent et vous regardent.

C'est mon Arche de Noé perso.

Mon gang.

Mes peintures portent des pancartes et parlent à ma place, elles disent : « tu te souviens quand tu étais enfant ? »; « c'est quoi ce merdier ? », elles sont pleines de contradictions, crient à l'aide et veulent,

du même trait, aider la Terre entière. Elles ont la volonté propre de faire la révolution avec douceur et poésie.

Elles ont envie qu'on les aime, qu'on les trouve jolies. Elles se maquillent comme des gosses qui découvrent les couleurs : elles en mettent des tas. Des qui vont ensemble, des qui contrastent un peu trop violemment, des qui sont chaudes, accueillantes, et des qui font mal à la rétine.

Parce qu'une fois qu'elles sont aimées, elles peuvent commencer à dire des trucs.

persuader et convaincre

Elles sont dans la persuasion et puisque l'amour rend aveugle, je crois qu'on est plus enclins à les écouter si elles nous charment au premier abord.

Parfois, elles se passent de têtes.

Plus de lapin, ni de rat, de poisson, de cochons, de guêpes.

Les débris de Beyrouth, fardés,

n'invoquent plus les mots mais une impression singulière.

J'aime assez qu'on puisse passer à côté du sens, qu'on puisse avoir manqué la sortie de justesse. Qu'on puisse invoquer sa propre interprétation.

Je voudrais mon bestiaire une équipe animale dragueuse, aguicheuse et maligne. La superficialité est exclue.

Je les désire mutines et transgressives. Qu'elle aient des talents de manipulation, une dangerosité en demie-teinte, de la colère dans la première couche. Elles se collent parfois des mots sur les hanches, laissent parler le volume de leur corps, elles se tortillent, ça touche au charnel; la peau de la peinture tendue, les plis tendres dans les coins, la couleur des tranches qui se reflète sur le blanc des murs sans qu'il n'y ait besoin de lumière, les fossettes dans les erreurs de châssis.

je suce les glaçons de mon whisky, les étoiles de mon sky

Équivoque, sexy et peut-être un peu crade et si cette phrase existe, c'est parce qu'elle est articulée, je veux voir cette phrase exister à mesure où vos yeux la lise, à mesure où elle résonne dans vos têtes prononcée par l'une de vos voix intérieures. Je me demande quelles seront ces voix; fluettes, dans les aigus, outrées, ourdées d'une patate chaude. Je me demande si nos voix-off ont dans leur timbre et leur mélodie nos accents géographiques.

Géographies
du vide

Et le chat qui s'étire à mesure que je continue mon errance.

Je me traîne sur le rebord de ma fenêtre les regarde passer,
chariots mauves à roulettes, paniers en osier, voitures,
clés, *bip*, les rétroviseurs qui se rétractent

**N'APPROCHEZ
PAS TROP
PRÈS CEUX
QUI VEULENT
VIVRE²**

d'instinct
chapeaux qui s'envolent, râles des mômes
qu'on ne peut pas encore laisser seuls,
pourvu qu'ils se tiennent tranquilles

pourvu qu'ils se tiennent tranquilles

je laisse sortir la musique pour couvrir
ou ajouter aux discussions une bande
originale

aux gestes, aux pas, au soleil qui crame
le goudron et la peau des touristes
anglais / des anglais de passage, une cou-
verture musicale.

ont l'air bien

ont le visage heureux les fantômes qui
s'enlacent et qui chevauchent tous
les dimanches les chariots mauves
du marché.

Dimanche persiste, il goutte et se répand
s'accroche aux sourires délavés, aux
mines défaites et aux vêtements
confortables à la vitesse de ma vieille
cafetière premier prix.

Dimanche graisse les roues des chariots,
chante le retour des hirondelles, la vie la
vraie, une fois par semaine, qu'on peut
vivre, c'est vrai !

T'auras des pièces, on lui a dit, t'auras des
pièces pour tes enfants et tes dimanches,
sur la terrasse de ton pavillon,
plein Sud

au soleil.

L'inquiétante
étrangeté
(je n'ai
jamais lu
Freud)

À vouloir créer un autre corps.

Rien que ça un corps à son image un
corps et puis ça,

organes en mouvements

si tout va bien que ça respire que ça
pleure que ça rote

Ça leur appartient

Où va ce temps que l'on gagne ?

Mariage, maternage, pavillonnage et
dans quel ordre ? Il existe une fiche
technique de la vie en sous-titre, derrière,
dans le décor.

Cette recette du bonheur manque de sel,

elle manque de miel et d'audace.

C'est pas original.

Je me demande souvent pourquoi il existe si peu de modèles différents dans nos sociétés lorsqu'il s'agit de relations amoureuses, d'enfants et de maisons familiales.

« C'est comme ça. » ???

Qu'on m'explique pourquoi tant de gens rêvent de mariage et de mômes, d'une femme ou d'un mari pour la vie quand moi ça me provoque des angoisses à m'enfermer la tête à double tour.
Je vous écoute.

« Tu dis ça maintenant, mais tu verras, plus tard comme tout le monde, tu en crèveras d'envie »

En crever.

*Souviens-toi, on avait des scolopendres
Qui dansaient dans nos veines
Et un alligator au fond de la cuisine
Sur la droite en entrant*³

On me parle d'horloge biologique, du jour béni où mes hormones m'intimeront sans ménagement de perpétuer l'espèce. Je réponds « on verra » et je pense: démerdez-vous avec l'espèce. Quand j'ai l'énergie, je réponds que choisir de ne pas faire d'enfants est l'acte le plus écologique d'aujourd'hui. Évidemment ce n'est pas mon argument premier, mais ça joue dans la balance. Toujours est-il que c'est la réponse qui fonctionne le mieux pour faire taire les relous quand ils me gonflent.

On a mis une date de péremption sur mon corps et lorsque cette horloge morbide sonnera le glas de la dernière heure, on ne pourra plus espérer à ma place que je mette bas.

Quel soulagement cela sera, qu'on laisse mon utérus où il se trouve et où il appartient d'exister, c'est-à-dire dans mon corps et c'est tout. Si seulement ça s'arrêtait là. L'on trouvera que je dois être bien triste, bizarre de ne pas avoir eu d'enfants, doit être un peu dérangée non ? Un caractère si pourri qu'elle ne pouvait pas garder mari ?

Le ventre qui gonfle comme un ballon de baudruche. Tu vois le tableau ?

Donner naissance, c'est une sorte de suicide.

On essaie de se poursuivre soi à travers un autre être vivant, de s'allonger, on fait une extension de soi-même, qui, on l'espère, sera meilleure que nous. On lui projette une vie plus belle, pleine de jouets, promesse de richesse. Accomplis, ma fille, ce que je n'ai jamais pu faire.

Le miracle de la vie

J'ai vu des photos, entendu et lu des histoires, écouté les femmes de ma famille à propos de l'accouchement (@empoweredbirthproject), si ça vous sape pas l'envie de faire des enfants ça... C'est mignon de me demander à moi de subir de telles transformations. Hé les filles, faites ce que vous voulez avec vos corps et vos vies, mais lâchez-moi la chemise. J'ai appris que la partie qui se situe entre la vulve et l'anus se déchire entièrement, pour ne former qu'un. Le miracle de la naissance se fait dans la souffrance, provoque des lésions irréversibles à nos corps, à nos libidos, à nos cerveaux. «Baby blues», c'est mimi *baby blues*. Je jouerais bien du baby blues à la guitare, sur mon rockin'babychair, un blues encore plus simplifié, devant un champ de pâquerettes. Plus glam' que dépression, c'est clair.

Le tabou autour de la naissance blesse. Stigmatiser la nullipare, ou *la femelle n'ayant jamais mis bas*, blesse. Pas que les femmes, mais à la société entière. J'aurais aimé apprendre tant de choses en éducation sexuelle que j'ai du connaître à mes dépens, à force de vivre. Parler de grossesse, d'accouchement, de naissance et de parentalité à la fois aux garçons et aux filles, afin d'impliquer le masculin dans l'équation. Au lieu de simplement prévenir des MST, des grossesses non désirées, dire aux filles prenez la pilule et aux hommes mettez un préservatif, mais parler aussi de consentement, de respect, de tendresse et d'attention, et même de chagrin d'amour.

Déconstruire

Reconstruire

C'est le miracle le plus banal du monde, et pourtant, c'est celui qui m'angoisse le plus. Ma mère dit qu'elle ne sait pas

à quoi aurait rimé sa vie si mon frère et moi n'étions pas nés. Je crois que c'est à la fois la plus belle et la plus triste phrase qui m'ait été adressée. Je vois bien le paradoxe, je suis reconnaissante auprès de ma mère que d'exister (ai-je le choix?), mais je trouve les raisons qui nous poussent à faire des enfants insuffisantes, inadéquates avec le monde tel qu'il se présente aujourd'hui, effrayantes, dignes d'un mauvais film de science-fiction.

Si ce n'est pas un suicide, serait-ce une velléité de seconde naissance ? Un regain de jouvence à travers ta descendance ? À la peur de vieillir s'oppose l'idée de vivre éternellement, en léguant un peu de son génome ?

J'écoute les gens de mon âge [52] parler des gens qui ont vingt ans aujourd'hui, et je les entends dire :« comme toutes les générations avant eux, ils désirent

changer le monde. » *Sur le ton blasé, et serein de ceux qui en ont vu d'autres, de ceux qui savent comment ça se passe. Mais je peux témoigner, ma génération ne voulait pas changer le monde. Certains d'entre nous le désiraient, mais ma génération n'a jamais voulu changer le monde. Elle y croyait trop, à ce monde et elle croyait à tout ce qu'on lui disait. Toutes les générations n'ont pas voulu changer le monde. À toutes les générations n'a pas échoué le devoir de changer le monde. À ma génération on n'a jamais dit, avant même qu'on sache lire « si vous ne changez pas le monde, vous allez tous crever. »* ⁴

Ça bave partout les pavillons, même neufs,
 Bave la bave des nouveaux nés, des nouveaux inscrits au blason bavoir du nom de famille
 Je bave autant que mon stylo je bave

autant qu'un nourrisson mais ma famille n'a pas de blason

Souviens-toi de l'époque où tes amis sont ta famille. Moi j'y suis encore, et je voudrais que ça dure toujours. Et pourquoi pas ?

Pour l'instant voilà Dimanche
 les cadavres se reposent, ont trop vendu leur viande, ne sont plus de la partie. Des marchés s'organisent, des routes se barrent, des voitures imprudentes sont conduites à la fourrière.

Les macab' vont par deux, branlants, la chemise ouverte⁵
 ne pas oublier : tirer des sous, le boucher de passage n'a pas encore de TPE

Je recycle la viande fanée des tronches mortes des passants
 Tous les dimanches les morts défilent en habits du dimanche.
 Ils ont le visage heureux les fantômes

qui s'enlacent et qui chevauchent les
chariots mauves du marché

Dimanche les villes moyennes s'enlisent
les vagues sont gentilles, plus rien ne fait
tanguer le bateau

la paix
dimanche
c'est pas si terrible ?

Des fois c'est vrai
J'ai le sourire têtù.
il persiste.

fin de semaine, vendredi samedi
dimanche, il est encore là il me réveille
et me dit : tiens, je sais qu'il est tôt mais
je ne suis plus fatigué. Si on faisait un tour
au marché avant qu'il n'ouvre ?

Après le massacre, la bande et moi, on
ira manger libanais. Pas au stand près du
bar sur le port, celui près du bon boucher
et du faux breton crépier.

Ça sera un dimanche de plus de passé.

De ceux où l'on se pose sur le port et puis
dans le nouvel appartement de la copine
avec un thé brûlant à la menthe fraîche.

*L'empire du bien a ses milices
Ses clébardes de bord de route
Ton bonheur sent la pisse
J'irai pas gagner ma croûte
Un pavillon en petite banlieue
Petite barrière et labrador
Rien à foutre du labrador
J'veux voir de la vie dans tes yeux*

*Qui pourrait croire que le bout des
trottoirs
Déverse encore des liqueurs d'espoir
Sur nos langues de tox
J'discute avec nos paradoxes
Et ma colère a des principes
Survole mes rêves en plein trip
On s'aimera sur la Lune
À la nage, à la marge, loin de ta thune⁶*

Pas de place pour la tiédeur.

Regarde
 Regarde-toi on est tous tristes
 Il nous faut tout et tout plein de merdes
 Des victoires à exposer et sans traîner
 récupérer plus de trophées

Regarde-toi on vomit tous
 La même gerbe du cœur ça sort partout
 t'es dégueulasse t'en as plein les yeux
 des offres familiales et des packs
 de bières en promotion

Regarde-moi on est tous tristes !
 À la recherche de quelques pages
 de quelques pilules pour mieux manger
 pour mieux dormir
 pour mieux aimer
 Des pilules pour respirer
 Regarde, tu suffoques
 Pas loin la grève sera ta seule alliée
 C'est toi la grève
 C'est toi l'alliée

Regarde ça : un petit chien, un bon mari
 et deux enfants

Pavillon, joli gazon et

Des murs

Des murs et des grillages pour mieux
 crier : ceci est à moi, ceci est un havre de
 paix que je me réserve.

Tout est prévu

Tout est prévu

Préparé avec soin

Et nous on aime, on jubile on est prêts

Prêts à crever

Auréole *demain c'est loin*
alors j'attends la fin de leur monde, un gin
tonic à la main

je ne fais pas dans la dentelle

honey
la condensation sur ton visage
et les vers à soie qui composent ton auréole

je ne fais pas dans la dentelle

tes lèvres dans le velours

va-t-en avant que le jour se lève

Orphée se retourne dans les enfers et je cherche
Morphée dans les trainées de poudre

Non c'est non

**Je n'ai jamais cru au Prince Charmant et mon
Disney préféré, c'était Peter Pan.**

Le consentement

c'est pas dit dans les Disneys.

ni dans les cours d'éducation sexuelle

ni au collège

ni au lycée

BOYS DON'T

CRY ?

«Quand je serai grande j'veux être

Mononoké»

George Ka, *Mononoké*,

Par Avance,

2021

Le bal des
folles

J'écris de chez⁸ les sorcières, les vraies enchanteresses, celles qui parlent aux esprits, que l'on brûle et que l'on enferme. J'écris de chez celles que l'on enferme. J'écris de chez celles que l'on isole, que l'on bat, que l'on prend et que l'on dissèque, j'écris de chez les folles qui ne voient plus la lumière du jour et qui espèrent découvrir le sourire tendre de leur mère caché dans l'obscurité. J'écris de chez les poétesses, les niaises, les immortelles qui ont peur et qui se battent quand même. J'écris depuis la salle de bal de la Salpêtrière, depuis les premières

étincelles qui embrasent le bûcher, la première gorgée qui remplit les poumons des noyées. J'écris de chez les hystériques, les féminazies, les insurgées, celles *qui se lèvent et qui s'cassent*, de chez celles qui cassent les couilles parce qu'il est inscrit dans leur ADN qu'il leur appartient de retrouver les recettes de leurs potions à tâtons, et d'écrire de nouveaux grimoires. J'écris de chez celles qui prennent conscience de leur force et de leur intelligence, de chez celles qui ne laissent rien passer, plus une pendaison, plus un bûcher, plus un voisin qui gueule sur sa femme, plus un ami très gentil mais pas très sain, plus un prof très compétent mais un peu limite, plus un artiste dont on savait qu'il se tapait des gosses à peine pubères. J'écris de chez les Nina Simone, les Greta Thunberg, les Simone Weil et les De Beauvoir, de chez Virginie Despentes, Adèle Haenel, les Shirley Soignon, les Chloé Delaume,

Mona Chollet, Camille Paglia, Valerie Solanas et tout le toutim; j'écris avec toutes les voix qui font rage et qui ne se tairont plus. J'écris de chez les suffragettes, le MLF, la troisième et la quatrième vague. En somme, j'écris de chez toutes mes sœurs, à défaut de sang, mes sœurs de cœur qui rendent plus vives et plus fauves n'importe quelles couleurs. J'écris de chez les chanteuses, les rappeuses et toutes les musiciennes, de chez celles qui déforment tous les chants du sabbat pour s'abattre sur nos entrailles. J'écris de chez les ensorcelées, les folles d'amour qui ne se cachent pas d'aimer, de celles qui n'ont pas peur de souffrir, parce que souffrir c'est mieux que de ne pas vivre. J'écris de chez celles qui veulent vivre, et celles qui ne savent plus comment faire. J'écris de chez les braves et les faibles, les sans-espoirs et de chez celles qui donnent du goût à un jour de pluie. J'écris de chez celles qui ne veulent plus rester immobiles.

J'écris de chez celles qui ont appris à s'écouter, de chez celles qui apprennent aux autres. J'écris de chez les infirmières, et de chez les ingénieures. J'écris aussi de chez les mères et les épouses, celles qui ont choisi de faire passer leur vie après. J'écris avec le désir que ça résonne, que ça chante comme à un rite sorcier qui fait pousser les fleurs et pleurer les chaudrons. J'écris de chez les paradoxales, celles qui savent ce qu'elles veulent et qui pourtant se ramassent chaque hiver sur un dimanche sans musique. J'écris de chez celles qui s'énervent quand leur correcteur automatique s'obstine à écrire vol au lieu de viol, à souligner en rouge le mot sororité. De chez celles qui à défaut d'amour pourraient crever, de chez celles qui mettent leur cœur dans les mains de leurs amies, de chez celles qui voient la beauté en chacun, et surtout en chacune. De chez celles qui pleurent volontiers devant une série B, et ne sont pas

séduites par James Bond. J'écris de chez celles qui se souviennent qu'elles forment ensemble communauté. De chez celles qui ont la rage au bide, et ne savent pas comment l'exprimer, celles qui écrivent, qui chantent et qui peignent. J'écris de chez celle qui tricote des écharpes pour ne pas que j'ai froid l'hiver, j'écris de chez ma mère.

J'écris de chez les anonymes.

Qu'on élève nos voix à la mémoire de nos Mères.

Oum Keltoumm tire sur ses cordes vocales et décoche des flèches à chacune de ses notes

Oui, c'est ça :

Montons nos cordes vocales sur un arc et nos mots seront des flèches en flammes.

En Arabie Saoudite, il y a un robot dit « féminin », ou « femelle » qui porte la nationalité saoudienne. Ce robot

s'appelle Sofia (sagesse). Ce robot n'a pas l'obligation de porter un voile. Ce robot possède plus de droit que les femmes de ce pays. En Arabie Saoudite il y a des voitures autonomes. En Arabie Saoudite, c'est ok pour qu'un robot dirige une voiture. Mais pas une femme. En Arabie Saoudite et encore dans de trop nombreux pays, une femme a moins de valeur qu'un objet.

La voisine
du dessous

Recroquevillée, la Juliette d'une trentaine d'années a soudain moins d'allure qu'un oisillon blessé et seul. Comme moi, Jérémy a senti le malaise sans rien dire. Comme moi, il a senti que les regards que Paul me portait étaient insistants, déshabillants, malsains.

Toutes les femmes ont déjà subi dans leur vie les yeux des chasseurs qui nous désapent lors d'une conversation tout à fait banale. Ou qui nous déshabillent de loin en se croyant sexy.

J' RIS PAS

J' PLEURE PAS

J' DIS RIEN ⁹

Le sentiment de ne pas être écoutée ou prise au sérieux est fréquent tant les regards vicieux de certains hommes sont déshumanisants. Chaque fois que je croise un de ces regards, j'entends:

Hé, le trou qui parle, c'est quand que tu t'arrêtes de causer ?

On est bloquées : si l'on évite les regards, l'on croit qu'on est troublées par leur charme fou, si on les soutient, l'on est intéressées. Si on s'en va, c'est *fuis moi je te suis*, si l'on reste, l'on est intéressées à nouveau.

J'ai parfois l'impression que certains hommes ont un super pouvoir, des yeux à rayons X, qui les font saliver et qui nous donnent envie de gerber. Le chasseur et la proie, en somme. Moi j'en ai marre d'être dans le rôle de la proie. Être constamment sur ses gardes est épuisant. Sans cesse se demander,

à chaque rencontre, il veut mon cul ou bosser avec moi ? Il est vraiment intéressé par la musique que j'écoute ou il veut savoir ce qu'on écouterait dans un pieu ? Je sais que je sonne un peu paranoïaque là. Les filles, vous savez de quoi je parle. Les autres, demandez aux femmes de votre entourage. Demandez à ta soeur, à ta meilleure amie, à ta mère, à ta meuf aussi.

Chez Paul et Juliette, j'ai remarqué un énorme trou sur le mur entre la salle de bain et la chambre. Je n'ai pas posé de questions.

– C'est devenu la routine tu sais, c'est ça ma vie.

– C'est super triste à dire.

...

– Peut-être.

J'entends les cris de la voisine en dessous que le mec avec qui elle vit taxe d'hystérique, de folle, de naïve et je voudrais la kidnapper, l'emmener loin et lui montrer comme la vie peut être plus douce ailleurs.

– J'imagine que si tu restes c'est bien qu'il vous reste des moments complices et amoureux ?

– Et bien oui, des fois on ne se parle pas !

J'ai entendu « ta tête » puis le bruit de quelqu'un qui frappe plusieurs fois très fort sur une table. Ou qui soulève une chaise et l'éclate à plusieurs reprises contre le sol. Mon sang n'a fait qu'un tour.

– Sors avec moi la prochaine fois, on ira faire la fête.

J'ai tambouriné sur la sonnette avec le poing fermé jusqu'à ce qu'ils m'ouvrent.

– J'étais morte de trouille ! Et de colère aussi. Pas contre toi bien sûr. J'ai cru que j'allais sortir de moi-même, devenir Hulk, en meuf, et l'écraser entre mon index et mon pouce.

Je l'ai menacé, j'ai dit : la prochaine fois que je sonne je ne serai pas toute seule. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, je ne m'imaginai pas débarquer avec des amis et lui péter sa gueule. J'ai dit : tu crois que c'est ça l'amour ? T'entends comment il sonne ton amour ? Des trous dans les murs et les pleurs de celle que tu dis aimer ? L'amour sonne comme le glas d'une église ici. T'es une grosse merde, j'ai rajouté pour la forme.

Je me demande où est la limite à ne pas franchir lorsqu'on intervient dans ce genre d'histoires. Est-ce que je m'immisce un peu trop ? À quel moment les barrières sont-elles franchies ? À quel moment je la mets davantage en danger que je ne la protège ?

**ELLE
SURVEILLAIT
LE POULET
RÔTI QUE
SES LARMES
RENDAIENT
MÛELLEUX**

En en discutant autour de moi je me suis rendue compte que c'est une situation tout à fait banale. L'on voudrait aider, être là pour cette inconnue qui est malheureuse, victime de violences physiques ou psychologiques, en danger plus ou moins imminent. Et l'on est le plus souvent impuissants.

Révolution
romantique

J'ai appris plus tard que la marche à suivre qui m'angoisse tant, cette recette du bonheur que l'on nous cuisine à tous les repas et qu'on ait faim ou pas a été théorisée par l'auteure étasunienne Amy Gahran et qu'elle appelle « l'escalator des relations ».

Spontanément, j'y voyais un escalier, voire une échelle dont les marches seraient nommées dans un ordre précis : flirt, couple (hétérosexuel de préférence), cohabitation, fiançailles, mariage, bébé 1, bébé 2 (en option), renouvellement des vœux, veuvage, décès.

J'exagère à peine.

Amy Gahran décrit des étapes fondamentales, toutes ponctuées de comportements prédéterminés tels que dormir dans le même lit, se tenir la main ou l'épaule dans la rue, rencontrer nos familles respectives. L'escalator est plus juste encore que l'escalier. Il suppose de devoir être toujours en mouvement. Tout retour en arrière envisagé est casse-gueule, synonyme d'échec.

Je sais qu'il me mènerait tout droit au fond du Styx.

Il est raisonnable de se poser des questions à propos des modèles que l'on nous impose. Je comprends néanmoins que l'on soit enclin à appliquer ce modèle et qu'on y monte fièrement main dans la main promis l'un à l'autre d'arriver à destination. Il faut aussi

comprendre qu'à l'inverse, c'est un paysage cauchemardesque et à mes yeux, et à ceux de beaucoup d'autres gens. Ce modèle ne fait pas, ou plus sens aujourd'hui pour la plupart de mon entourage.

Comprendre que ne pas vivre « en couple » n'est pas « être seul ».

Comprendre que la stabilité ne rime pas avec l'ambition d'emprunter l'escalator.

Comprendre que le monde change et se réjouir.

Comprendre que ne pas vouloir d'enfants n'est pas un choix égoïste.

Comprendre que le bonheur des uns n'est pas le bonheur des autres.

Comprendre que nous sommes les seuls bricoleurs de nos relations et, de fait, qu'elles sont infinies et qu'il n'y a pas un modèle meilleur qu'un autre.

Le modèle de l'épouse et du mari est de plus en plus obsolète. Les femmes,

à force de luttes acharnées : droit de vote, droit de travailler, droit d'exister sans tutelle masculine, droit d'avorter, droit de divorcer, droit de parole... ont de moins en moins besoin de fonder un foyer ni de dépendre du salaire du conjoint, ni d'élever des enfants si tel est leur choix. Le couple hétéronormé se casse la gueule et c'est pas pour rien qu'un mariage sur deux dure moins de dix ans. Roule et tombe en pièces sous le tapis du salon familial. Et si on s'écoutait davantage ?

Pour qui est-il préférable que nous restions à la maison ? Pourquoi ce modèle largement répandu ne bouge pas au fil des ans ? Pourquoi les gens mariés ont plus de droits que les autres ? Et pourquoi un mariage donne l'impression idiote que c'est pour la vie, comme dans les contes de fées, que c'est indestructible alors que ce n'est qu'une fête et deux signatures sur du papier ?

[...] j'avais pas l'impression de rejeter quoi que ce soit, c'est les choses qui me rejetaient. J'appliquais une espèce de recette. Il y a un truc très fort, c'est ce sentiment d'imposture. Le sentiment de jouer une comédie que j'ai jamais décidé de jouer. et ce truc qui revient : je suis dans un polypocket. Je suis dans un putain de polypocket ! Je suis en train de jouer une pièce de théâtre avec le costume de l'hétéra parfaite qui fait des putains de tartes mais je m'en branle je ne suis tellement pas ça ! Ce modèle là, je pense que je suis juste pas assez forte pour trouver ma liberté à l'intérieur. J'ai l'impression de faire tout ce qu'on m'a demandé de faire, ça me fait décâbler, le fait de raisonner et de respirer par le ventre pour pas faire des crises d'angoisse parce que j'ai l'impression que tout ce que je suis en train de faire, le moindre geste domestique et relationnel est déjà

complètement écrit à l'avance. Les dialogues qu'on a avant de se coucher, le goût des tisanes, la façon de se dire bonjour quand on se réveille, le fait de faire attention quand tu vas faire caca, des trucs tous cons, des façons de se retrouver après le boulot et de se raconter nos journées aaaaaah!, en fait le quotidien est pétri de trucs que j'ai vu tous les parents faire avant nous, et ce modèle là ne tient pas.¹¹

Les barquettes de viandes vendues par deux

Les serviettes hygiéniques à côté des couches et du papier toilettes

Les « Spéciales Saint-Valentin »

Les rayons bicolores des jouets genrés, de même les nouvelles Barbies « diversité » : noires, policières, handicapées, trans, qu'on imaginerait bien dans un coffret bonne conscience pour Noël.

Tu vois où je veux en venir ?

Une fois que c'est dit : l'immensité.

Une fois que c'est dit : je n'ai ni besoin d'un homme, ni d'un foyer, ni d'enfants pour m'accomplir en tant que femme.

Nous irons conquérir nos mondes à la force de mes mains et de celles de mes ami.es.

Je m'accommoderais bien de vivre dans une énorme colocation avec mes frères et mes sœurs de cœur pour le restant de mes jours. Il y a autant de richesses à découvrir dans les personnes pour lesquelles nous n'avons pas de sentiment amoureux que les autres, voire davantage. Entre amis, on n'a pas peur de changer, d'assumer nos différences, de prendre d'autres voies, se séparer, revenir. J'ai bien plus avancé en tant que personne aux côtés de mes amis plutôt qu'à ceux de mes amours. Se confondre

dans un « deux » / Devenir « un » / « Comment vont « machin et machin » ? ». L'un ne va plus jamais sans l'autre, et l'on finit par s'étouffer sans s'en être aperçus.

Les filles, nous irons conquérir nos mondes à la force de nos bras et de nos envies.

Nous n'aurons plus peur de manquer d'affection.

Nous parcourrons le monde avant qu'il ne brûle.

Main dans la main perchées haut, très haut, nous parlerons aux hirondelles
Chanterons les louanges de nos sœurs
et peindrons nos amoureux nus sur des divans.

Ça ne veut pas dire que nous aurons une vie dépourvue d'amour.

L'amour emplira nos poumons et nos corps, gonflera nos voiles

L'amour transpirera dans nos paroles et dans nos gestes mais

Nous ne nous laisserons plus faire.

Nous oserons dire « non », nous serons actrices de nos relations plutôt que passagères silencieuses des rames que l'on aura pu emprunter.

Nos relations s'en trouveront plus saines et plus libres.

Nous bricolerons nos propres modèles et feront tous ensemble

la révolution romantique.

**PEAU DE
PEINTURE**

**PEAU DU
PEINTRE**

Dragon J'ai des papillons dans le ventre, des guêpes
dans la gorge
Xta extra
je t'aimerai jusqu'à la descente
aux enfers
regarde pas derrière toi en partant
j'ai des papillons dans le ventre
un nuage bleu dans l'estomac

Du feu dans le souffle
Dragonne pour la soirée
J'ai des papillons dans le ventre
Du whisky sur les ailes

Ca sent le soufre dans la grotte des dragons
brillants

J'ai des papillons dans le ventre, des paillettes
sur les paupières

Va-t-en avant que le jour se lève
Va-t-en avant que le jour t'enlève

Décale avant que la soirée déraile

Les sirènes de
la campagne

On ne sait pas bien d'où provient cette sirène, qui hurle et qui résonne dans les vallées de l'Eure où habitent mes parents. Chaque été c'est la même rengaine, sa litanie se propage dans les villages alentour et personne n'ira chercher d'où elle vient. On sait qu'on ne peut pas l'aider. Son cri, c'est celui d'une mère qui n'a pas peur de défoncer ses barbelés et ses clôtures électriques avec les dents pour retrouver son gamin.

Chaque fois que je l'entends, sa voix me transperce et un peu de sa douleur s'imprime dans mes tissus. Chaque fois qu'elle reprend son souffle, je reprends le mien.

La sirène qui mugit dans les prés alentour, c'est le désespoir ostentatoire de la mère qui perd son enfant et qui se décide à hurler jusqu'à sa mort.

Chaque été c'est une vache différente qui hurle à nos oreilles indifférentes, impuissants à la détresse, j'ai envie de retrouver son enfant et de le lui rendre et pourtant

Chaque fois que j'ouvre le frigo de mes parents,
Je sais

Qu'il est probablement bientôt dans mon assiette garnie, avec des pommes de terre au four, des herbes et l'odeur enivrante du barbecue qui le fume.

Alors on reste indifférent. Ce n'est pas moi qui ai tué ton enfant, mais c'est moi qui l'ai mangé.

**QUELLE PELUCHE
NOUS**

**SACRIFIERONS -
LA PREMIÈRE ?**

Je pense aux choses que l'on possède et à celles qui nous possèdent et fais le tour de mon appartement à la recherche d'êtres vivants :

- un chat sur le fauteuil
- trois monstera, une sur le piano qui ne joue jamais, la plus grande devant ma télé, une sur mon meuble à cases Ikea.
- un basilic dans la cuisine (toujours sur le point de mourir)
- une Lily Peace près du canapé
- deux sortes de cactus dans la chambre
- une Tégénaire que je n'ai toujours pas retrouvée.

Je me demande ce que raconte cette liste.

Je lance le vinyle de Dave Brubeck's Greatest Hits alors que j'ai grandi avec des CDs. Je lance un vinyle et je me plains très vite de devoir me relever du canapé pour passer à la face B.

Bourgeoise Bohème, c'est ça qu'on dit ?

Le piano, c'est devenu de la déco tellement il prend de la poussière. Il ne me sert qu'à rejouer en boucle le seul morceau que je connais par cœur et pourtant il arbore un tas de partitions que j'ai oubliées, ou dont je ne connais que le début, par manque de courage d'apprendre la suite.

Mon piano, c'est un porte-plante, un perchoir pour le chat.

Et j'entends le bruit du capot glisser doucement quand je décide de l'ouvrir à nouveau et pour cela, il me suffit de le regarder.

j'imagine

Effleurer les touches et fouiller dans les partitions en sachant très bien laquelle en sera la vainqueur. Allumer

la guirlande et la lampe d'appoint pour voir les notes. Fermer les yeux et respirer avant d'attaquer la première note en faisant ce mouvement avec les mains qui ressemble à une plume qui se pose et qui va déterminer le ton du morceau.

Chaque fois que je le joue je me raconte une histoire, je chante dans ma tête ce que les parenthèses, les soupirs et les accents appellent. Et la voix dans ma tête s'apaise et compte sur la mémoire de mes doigts qui se baladent sur les arabesques, le sens grave puis léger, triste à hurler et révolutionnaire dans la douceur.

Voix-off Il y a celle qui dit ce que je tape sur le clavier
celle qui formule à mesure que le stylo dessine les mots sur du papier
celles qui sont deux et ne s'entendent jamais, qui s'engueulent pendant des heures en coulisses, et qui parfois prennent des allures de vaudeville

lorsqu'elles sont en désaccord profond et que je suis leur seule spectatrice. (très longue cette phrase)
il y a celle qui lit les parenthèses.

Il y a celle qui est descriptive, c'est l'enfant curieuse qui ne veut laisser aucun détail lui échapper. celle qui me fait remarquer qu'avant, sur ce pan de mur, il y avait forcément une fenêtre.

Évidemment et ensuite, il y a celle qui invente, et qui affirme que derrière la fenêtre, il y avait un appartement, où un couple a consommé son mariage et est allé partager une cigarette sur le rebord.

Il y a celle qui s'invite.
celle qui sait tout et à qui je ne peux pas mentir.
celle qui m'énerve, et celle qui me blesse, il y a celle que j'adore aussi.
Il y a celle qui change de couleur sans arrêt, c'est celle qui interprète tout: la tonalité d'un livre, la voix de son

narrateur. C'est ma préférée, elle est épatante de ressources.

Il y a les Titres (celles qui parlent très fort),
 les Parenthèses réservées,
 les Annotations objectives.
 Les Slogans qui chantent,
 les Citations qui imitent et qui interprètent

Des voix-off, j'en ai plein, et elles sont rarement plusieurs en même temps. Elles se laissent la parole, et ronchonnent parfois dans leur coin que je ne les ai pas écoutées depuis un trop long moment.

Elles parlent le slang, s'inventent des airs de princesses.

Je ne peux que rêver d'entendre un jour en direct l'une de vos voix intérieures, alors en me fiant à celles que je connais, je tente de faire réagir des alter écho similaires aux miennes.

Je veux voir dans tes yeux et dans tes mains ta voix off s'indigner à mesure qu'elle grince « donner la vie, c'est fantastique! » piquée à Virginie Despentes et qui a atterri sur une toile aux côtés d'une rose de campagne. Et puis s'attendrir peut-être de retrouver cette même phrase sur un mur avec un auto-portrait, et le petit croquis d'un chat.

Peindre, c'est faire silence.

Une fois qu'on est là, des pinceaux entre chaque doigt, la couleur au bout des yeux, tout se tait.

Silence à durée variable

Il y a peut-être en coulisses un transfert sur lequel je n'aurais pas d'emprise ?
 À chaque peinture, j'échangerais des voix dans les couleurs ?

Si la peinture met en sourdine mes voix off, je peux espérer qu'elle réveille au moins l'une des tiennes. Peu importe laquelle, pourvu qu'elle résonne.

Je me repose sur la toile
 Je me pose sur les couleurs
 Loin de l'idée de dormir, disons que
 je rêve au bout de mes pinceaux, et
 au bout de mes doigts. Je me délasse
 et délace un peu des nœuds que tissent
 leurs paroles.

Disons que mes pinceaux sont l'ex-
 tension de mes bras, comme le barbier a
 ses couteaux. Je caresse la toile et
 sans la lacérer, rase de près la joue
 de l'image, en essayant avec précaution
 de ne pas l'écorcher.

Et voilà, moi qui croyais avoir fait le tour,
 j'en oublie déjà.
 La Parano qui sur-interprète et anticipe
 ce que pensent celles des autres
 de moi.

et j'ai du mal à la faire se taire elle m'file
 un mal de crâne d'enfer
 à moins que ce soit la bière ?

Quand le silence se fait, ce sont les yeux
 qui prennent le relais.

Peinthurle

Mes grosses bêtes, gueules ouvertes,
 braillent les clous que j'enfonce dans
 leur cage toile filet papier. Figures
 humanoïdes, hurlent ne veulent pas
 mourir, et le chalut qui plonnnnnnng
 comme un cormoran qui a faim.

On affiche un noyé, des rats qui four-
 millent sur la palissade pourrie de
 la grand-rue centrale.

*On affiche un noyé sur la palissade
 pourrie de la grand-rue centrale
 Quarante merlans frais, scotchés sur
 tous les réverbères se toisent bouche
 béante*

Même les enfants ne les voient plus

des cadavres dans la rue

*grand-rue centrale
place de marché (sans doute) le
dimanche*

Y'a un paradoxe bizarre, c'est bizarre : dis-moi marin, t'es fasciné par la mer mais tu la brûles quand t'y mets ton mégot. Les marins veulent les poissons au corps à corps, amour inaccessible et lutte.

petit mac petit mec, l'analogie se fait d'elle-même
Je vous laisse extrapoler

C'est comme quand on a grandi loin de la mer. On la fantasme on devient poète, poète en carton à 10 ans.

Surenchère : on se dit : pfuuuuu, j'habite une zone pavillonnaire triste et grise, et on se met à rêver la mer, fantasmer le marin. Et puis on déménage, ciao ciao bébés châteaux de la classe moyenne, je me barre ! Ville étudiante, bord de

mer, y'a des mouettes et du harcèlement de rue : ça c'est nouveau.

Douceur OK ce gros poisson a l'air malade, OK il est mort, coupé en deux mis en scène pour être vendu. BON. Il prend vie par ses couleurs, je veux laisser de la liberté à ces évocations.

Donner vie à la mort, la vie à la fadeur et à l'ennui.

Bah ouais c'est vrai, on va crever. C'est de plus en plus présent dans les corps alentour. Des masques avec des bouches dessus. J'ai pas le temps de cotiser. Pas le temps de fuir. Pas le temps de me préoccuper du crédit de la nouvelle Peugeot 2008, pas la foi d'arrêter de fumer. L'hédonisme façon école d'art: j'ai le temps d'introspecter, des voix s'affrontent, y'en a pas une qui gagne, jamais, ne ferai rien dont je n'ai pas envie, pas le temps d'attendre.

Si ça te fait rien, je continue mon bonhomme de chemin.

Tu veux en être viens : on trouvera un carré d'herbe pour déposer nos branchies. Ou au sommet d'un chantier qui ne sera jamais fini.

Je veux grimper sur les plumes sales d'un chapiteau/glisser sur les cendres qui s'accumulent dans mes poumons/cracher du CO₂ du sable trempé des confettis par milliers

C'est vrai qu'on adore accorder à l'animal des caractères humains. Moi je voudrais une ambiguïté de la terreur, quelque chose d'atrocement beau, un voile amer en arrière-plan.

Nature morte ? Nature mourante, gesticulante, nature qui suffoque tousse crache et crie/Nature en vrac la tête dans l'sac, nature brûlante, le feu les cendres, nathurle nocturne saturne/ Nature béante en métastase rrrrrrrature

nature rugit pourrit sanglote et nous on se bat
Comme elle pour elle contre elle

Rien n'est ni blanc ni noir et c'est pour ça que je peins en couleur. L'ambiguïté partout, je nourris mes contradictions et discute avec vos paradoxes. Nos paradoxes.

Féminisme et opinion publique massive
La Terre trébuche se casse la gueule
C'est propre à ma génération je crois, volonté d'art poétique, poésie qui se confronte à la violence made in XXI^e siècle. Bon alors on fait quoi.

Faut monter au créneau ma grande, ne tourne pas autour du pot cassé, brise-le.

**JE VEUX
TOUCHER
TES CORDES
SENSIBLES**

Big surprise Surveille tes rêves gros ce soir c'est big surprise
Pleine Lune t'as le nez qui coule c'est quoi
Ce sable qui tombe de tes nageoires ?
(C'est chaud)
La question matin EUH tu mets ta tête dans du
gravier
Y'a un mix up dans ma culotte
OK tu parles dans ton sommeil chaton et j'ai
tout entendu

Y'a de la viscère plein ton plum bitch, l'intime
est po-li-tique
Surveille tes rêves ce soir c'est
BIG SURPRISE

C'est toi, pas la Lune AH ça part en live
Rendors toi, je veux savoir la truite !

--

Surveille tes rêves gros, ce soir c'est big surprise
T'as le nez qui coule c'est quoi ce sable qui
tombe de tes nageoires ?
Y'a de la viscère plein ton plum bitch l'intime
est politique
On voudrait savoir
Les fillettes portent la salopette, pendant ce
temps là et ensuite, à qui arrache-t-on la cu-
lotte ? ¹⁰
Tu parles dans ton sommeil chaton, et j'ai tout
entendu
En PJ ma bite ¹⁰ EUH
C'est photoshop le papatron¹⁰
Rendors toi, je veux entendre la truite

Abdel J'ai dansé avec un kabyle cinquantenaire
sur du Umm Keltoum
j'ai fait valser mon bassin dans une danse
du ventre qui ne peut venir
que de mes tripes

que de mes tripes

et j'ai dansé
avec un kabyle qui dansait
comme un dieu sans confession
un dieu d'amour amoureux de musique

j'ai dansé
en faisant tourner mes poignets comme
une onde
jusqu'au bout de chacun de mes doigts
j'ai dansé
avec // ma grand-mère dans la tête et
les racines d'un pays où je n'ai jamais
mis les pieds

j'ai dansé sans étoile jaune autour du
cou

j'ai dansé avec le goût de l'huile d'olive
et du gin tonic
Djin To chouffou ma sar
j'ai dansé avec un kabyle

...-...

Abdel avait plus de souplesse dans
les hanches
il était
habité par la musique de ses racines
et j'étais
habitée par les racines de sa musique

j'ai dansé avec Abdel à trois heures du
mat au bar du coin et j'ai continué
à mettre de la musique pour ne pas
qu'il s'en aille

J'ai chanté Fairuz avec Abdel et il a deviné
l'étoile jaune devait briller quelque part
au fond de mon verre et
de mes yeux
et il a souri
et il a dit Li Beirut, *Min qalbi salamon li
Beirut*

DU PAPRIKA SUR

MON AURÉOLE

et j'ai répondu *Wa qubalon lil bahr wal
bouyout*¹²

et on a dansé
les enceintes vibraient et puis moi

j'ai senti une vague de chaleur qui inonde
et
tout mon corps

les bouts de mon corps qui dansaient
avec lenteur se sont réchauffés

Abdel tapait dans ses paumes en rythme
avec les doigts écartés
ses mains devant son visage
ses yeux fermés
ses lèvres pincées

et je l'ai suivi
mon sourire était
indécrochable
indémontable
impénétrable
entier

puissant
indestructible
féroce
et tendre

Wayak Wayak¹³ (avec toi avec toi)

Avec lui
ensemble
On a dansé jusqu'au petit jour
et il a éclairé
(par le soleil brûlant d'une Kabylie
lointaine)
toute ma semaine.

le temps
sur nous
n'avait pas d'emprise et nous étions
unis dans une transe
symbiotique
Unis
dans les gestes et
dans les accents onduleux
de nos corps massifs

et fluides
 La langue élastique de nos doigts seuls
 pouvait délier
 les nœuds les plus solides
 et délacer
 la réalité

le temps d'une nuit kabyle.

Soleils je viens du Sud très au Sud
 Là où l'on cuisine le soleil avec de l'huile
 d'olive
 des beignets et des bricks
 je viens du soleil ça se voit ma peau se
 voile au lieu de brûler
 pourtant je brûle
 je viens d'un Sud dont je ne connais pas
 la langue

on a triché sur mon nom pour ne pas avoir
 de problèmes
 je viens d'un Sud qu'on a tous déserté
 je viens d'un endroit dont je n'ai jamais

respiré l'air dont j'ai entendu parler de sa
 lumière
 particulière
 je viens de la terre
 rouge et orange du sable
 qui vole sur un goudron
 que je n'ai pas foulé

je viens du soleil
 du son des darbouka je viens du oud
 et de la voix d'Oum Kultoumm
 je viens des mille sonorités des vibratos
 trop longs de ma grand-mère quand
 elle chante
 baba baba
 quand elle chante
je viens de là-bas

je viens des bassins qui ondulent serpents
 très lents
 et tapent les doum-doum avec les
 hanches en médailles d'or
 je viens des lancinantes variations
 de Fairuz

je viens du Sud et de la poésie des
 voyages
 quand j'écoute parler Maimai de son exil
 avec
 la force et le courage de la survivante
 ma grand mère est une sorcière qui
 s'ignore
 ma grand mère peut déplacer des
 montagnes avec son sourire et ses
 dents tâchées par la vie
 je viens de la fuite
 celle d'Égypte ou de mes ancêtres vers
 l'Italie
 je viens de la peur de devoir partir je viens
 de l'amour et je déplore
 de ne pas comprendre les mots de Warda
 quand elle tire sur ses cordes
 vocales et je ne la comprends pas et
 je n'ai pas besoin de la comprendre

je viens de Tunis et de Sicile
 je viens du Poitou Charente et de la
 baguette fraîche
 je viens du beurre et du boeuf

bourguignon
 des textes de Ferré et de Renaud
 je viens de la campagne, des patois
 et des pêcheurs à la ligne
 le dimanche je viens des maisons que
 l'on ne chauffe pas
 des ragoûts et des terrines de sangliers
 maison
 du soleil dans le jardin vert et la balan-
 çoire au cerisier
 je viens du shabbat le vendredi soir
 qui n'est qu'un prétexte à écouter les
 vanes du tonton et les verres que l'on
 porte à gauche
 je viens de là où il ne faut pas dire d'où
 l'on vient et qu'on a de la chance que
 ça ne se voit pas sur nos visages
 les étoiles sous le t-shirt

je viens d'où dire « je suis juive » c'est
 presque faire
 son coming-out et pourtant
 l'étoile qui brille dans nos yeux n'a peur
 de personne

je viens de là
 habibi
 les questions débarquent par centaines
 ton père ou ta mère
 alors tu n'es pas exactement juive ?
 et je suis juive c'est pas un gros mot
 et non je ne réussis pas mieux qu'un
 autre je reste une femme, non ?
 et non je ne parlerai pas avec toi
 d'Israël parce qu'Israël n'est pas mon
 pays
 je suis juive : ça y est pour le coming out
 c'est pas qu'une religion mais
 une culture
 la culture de l'huile d'olive et de l'exil
 de la famille et de la fête
 de l'espoir dans la misère et c'est ma
 famille et c'est moi
 c'est la musique et la danse
 les épices et l'harissa
 je te promets que je ne contrôle ni
 le monde ni ta ville

sois tranquille

Li Beirut
 (Pour
 Beyrouth)

La voix de Fairuz sombre et tranquille
 au bord de la mer.

Li Beirut

توري بل
 توري بل مالمس يبلق نم
 توي بلا ورح بل للبلق و
 م يدق راحب هج واه أنك ةرخص ل
 رمخ بع ش ل اح ورنم يه
 ني م ساي و زبخ هقرع نم يه
 ناخذ و ران م ع ط ا م ع ط راص في كف

12

L'erreur est humaine, il semble
 que le progrès consume
 Et comment se fait il que l'on s'accroche
 encore à ce bateau qui sombre ?

Li Beirut

Barrières métal grillage et murs porteurs
My government did this
 S'en carrent, stocker des bombes
 à retardement le monde
 Est des milliers de bombes à retar-
 dement. En chacun de nous et sur tous

**QUE LE
FUTUR SOIT
REPLI DE
CHAMALLOWS**

les territoires
en simultané

Trump affirme que Biden a triché.

: à présent : tout est
possible
tout est possible.

On fait la course ? Courez si vous voulez.

A vos marques, prêts ? partez !

Moi je n'ai jamais été bonne en com-
pétitivité, en rentabilité, je ne suis
pas rentable et je ne sais pas courir.

Embarquez vos gilets de sauvetage, je
sais qu'il n'y en aura pas pour tout le
monde.

nous partirons à la nage.

et nous tâcherons d'éviter les requins
et la noyade.

je ne veux pas vivre à vos amarres et
je refuse de consentir à vous appartenir.
je refuse de m'interdire de me salir
ma robe dans la boue et de me jeter

entière dans une flaqué !

je refuse de me résoudre à trouver mari,
à acheter des portions de nourriture
qui se vendent toujours par deux.
Je refuse de m'empêcher d'aimer,
de m'enticher, je refuse de ne pas
prendre le risque de souffrir.

*je ne veux pas d'un monde où la garantie
de ne pas mourir de faim s'échange
contre le risque de mourir d'ennui.¹⁴*

(très bien, c'est très bien ça. et main-
tenant on fait quoi ?

moi et ta schizo, ça sort quoi ? comment
ça sonne ? tu refuses c'est bien/bon. suffit
pas de dire je refuse, faut faire hein et on
fait quoi ? j'mets la TV, arrête-moi/toi.)

Li Beirut au JT de 20H.

EH,

si on s'intéresse à Beyrouth, c'est parce
qu'ils parlent bien français ? Ou bien que
leurs samossas sont savoureux ?

EH

Ils ont une culture qui nous ressemble ?
Du coup c'est OK pour pleurer ?
Dites-moi quand j'ai le droit de pleurer,
je comprends R à votre hiérarchie

EH

tant que « ailleurs » n'est pas à la frontière :
ne rien faire

si « ailleurs » apparaît à la frontière :
dire : c'est ok, nos frontières sont
impénétrables, soyez rassurés les mange-
merde, le nuage de Fukushima s'arrêtera
pour sauver le pays des droits de
l'homme.

Mais ce n'est pas une catastrophe
naturelle.

C'est la catastrophe de notre époque,
c'est une catastrophe humaine.
Une catastrophe de négligence, une
bombe à retardement.

(j'veux stocker du nucléaire sous l'arc
de Triomphe, faire un pied de nez

à Napoléon. On verra combien de temps
ça tiendra. Combien de temps il lui faudra
pour tomber de son cheval, se ramasser
la gueule contre les pavés recollés
de la place de l'étoile ? Ou sur le toit
de la vieille Twingo du cinquantenaire,
qui suffoque sous les injonctions ci-
toyennes et morales et familiales, sur
son SMIC qui n'augmente jamais, sur sa
retraite dégueulasse et ses problèmes
de foie à force de s'enfiler du rouge,
à en pisser violet.)

OK va-y mollo: je tempère. Je ne veux pas
stocker de nucléaire.

Si on va tous crever, bien, soit.

Et si les barrières sont dans nos crânes,
j'entends vouloir vivre en dehors
des mailles de vos filets.¹⁵

Métropolis
/ Covid
19.20.21

*J'ai l'impression de vivre avec dix mille
keufs à l'intérieur de ma tête.⁴*

À 19h je suis une criminelle dans les rues de ma ville, je guette chaque coin de rue et j'attends qu'à tout instant un cow-boy enfourchant sa moto comme un étalon, shérif du comté, BIG BOSS des Rives de l'Orne, saint patron de la sécurité, débarque la moitié de la journée.

LA MOITIÉ DE LA JOURNÉE

Des barrières partout, le mot s'est imposé
J'entends à la TV :

Ne fais pas confiance aux étrangers, dans étrangers il y a étrange, (en chantant)
les sans-abris, c'est plein de maladies.

Un peu comme les pigeons qui traînent dans les rues de Paris, et les rats du métropolitain.

Métropolitain métro police
des flics dans les wagons-bars,
les wagons-bars sont fermés.

Chérie, méfie-toi des pauvres, ce sont ceux qui s'attroupent chez Lidl à 18h50 au lieu de se faire livrer leurs courses. Comme les gens sains.
Stériles.

Ne fais confiance à personne, ne crois pas tes amis. On sait pas où ils traînent. Et si tu déroges, tu vas faire crever mamie ou la mamie d'un autre.

Qu'est-ce qu'on en a à faire des vieux ?
C'est à peine si on les voit une fois par an. Je ne les ai pas vus au JT de 20H, les vieux. Et si ça se trouve ils diraient « hé les jeunes, laissez-nous mourir, on a fait notre temps. On a 80, 90 ans. On a fait notre temps. Papi porte des couches et mamie se perd dans sa baraque. Pourquoi pas ?

Accepterions-nous de mourir un peu ?

Et si oui dans quelles conditions ?

Grand-père crève, seul dans l'Ehpad et papa maman suivent les directives d'un gosse sur l'écran plasma du salon.

les vieux VS les jeunes
boomers versus le reste du monde.

Barrières

les barrières sont dans nos crânes,¹⁵

ça y est

on a fini par les intérioriser. Pas besoin de keufs, on en a hologrammé quelques milliers et ils m'oppressent à chacun des mots que je prononce, et aussi ceux que je pense.

en permanence

j'ai l'impression de vivre avec dix mille keufs à l'intérieur de ma tête.⁴

Première barrière du masque

Ça pourrait être sexy / bal costumé mondial.

Ça aurait pu être sexy si ça avait été plus court. Si ça faisait pas autant de buée sur tes lunettes, chéri, je pourrais avoir envie

de toi comme avant, dans la rue, entre le kebab et les grands boulevards. Si le bleu chirurgical donnait pas autant envie de gerber. S'il ne se trempait pas au premier effort physique, s'il ne donnait pas de boutons et une tronche de Père Noël version apocalypse aux hipsters.

Deuxième barrière: signalétique. Jaune et noir jaune et noir jaune et noir. Les stickers, les jeux de mots et les injonctions permanentes. Les flèches qui dénaturent tout, les barres soigneusement espacées d'1m50 les unes des autres. Comme si je ne savais pas évaluer si oui ou non je suis trop proche de la personne devant moi. Comme si j'avais besoin d'une couleur et de mots, et d'une signalétique pour me permettre de me déplacer. Je suis prise pour un singe un chien ou un rat dans un laboratoire et j'attends la récompense au bout du labyrinthe.

L'Etat joue les mères juives, mais sans
l'amour; l'état joue les pères tyranniques
J'ai déjà un père merci.

Je n'ai pas besoin d'un tuteur pour me
déplacer.

MERCI je suis une plante adulte et je sais
déjà marcher.

Je tressaille à la vue des sirènes bleues

On se cache à 4h du mat' sous la pluie
et on redevient primates. Le moindre son
vrrrrr.... effet Doppler: ça vient
ou ça part ?

plaqués à terre sur le goudron mouillé et
sale la tête dans les mauvaises herbes
c'est moi la mauvaise herbe ?
enlève ta capuche, t'entendras mieux les
rats qui viennent te chercher.
c'est David et Goliath, on se faufile entre
leurs protèges-tibias

on s'embrasse sous les gyrophares
comme dans les films

j'ai envie de toi sur l'hippodrome
entre deux courses,

j'veux t'embrasser sur le capot de leur
5008

j'aurais jamais cru que l'amour devienne
criminel

la fête et la musique des attentats à la
décence fuck la décence mourir d'ennui
vous qui voyez. Moi je ne veux pas mourir
d'ennui, pas de temps morts.

Souviens-toi que tu vis
Vive l'étranger et l'étrangeté

Je jouerai à cache-cache avec les bleus
la moitié de ma journée.

**J'VEUX
T'EMBRASSER
SUR LE CAPOT
DE LEUR 5008**

Humanité On se donne des surnoms d'animaux pour
oublier que nous sommes humains.

Rien ne peut te sauver de toi,
Ni l'amour, ni l'art, ni la guerre

Je passe ma vie à fuir mon golem, persuadée
que les jours sont des avions en papier plus ou
moins bien pliés

Boum Dans ma tête il y a des explosions immenses
Un litre entier de Javel désinfecte le tout
de temps à autre. Ca fait des gros BOOM en
cadence, BOOM BOOM, BOOM. Ca explose en
ternaire. Mes organes font du jazz.

Je soussignée Anna Tuccio, née à Montmorency
(95) le 7 avril 1999 certifie que mon déplacement
est lié au fait que je vais acheter de l'essence et
cramer mon immeuble.

(OUF! l'honneur est sauvé.)

Néron

Les moi discutent sans s'écouter, se com-
plaisent quand la conversation dure, trouve un
compromis assez rapidement. Et puis BOOM
(eau de Javel) et ça repart.

Du chlore dans les veines
Vert dans les rêves
Chamaille grotesque

Est-ce qu'on va enfin tomber d'accord ?

BIBLIOGRAPHIE

Littérature/

John Fante, *Demande à la poussière*, Éditions Ecco, 1939

Roland Barthes, *Mythologies*, Editions du Seuil, 1957

Louis Calaferte, *Septentrion*, Éditions Delanoël, 1963

Simone de Beauvoir, «*Monologue*», *La femme rompue*, Gallimard, 1967

Valérie Solanas, *SCUM manifesto*, autoédité, 1967

Georges Pérec, *Un homme qui dort*, Éditions Delanoël, 1967

Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, Éditions Galilée, 1974

Roland Barthes, *Fragments du discours amoureux*, Le seuil, 1977

Judy Chicago, *Through the Flower : My Struggle as a Woman Artist*, iUniverse, 1984

Camille Paglia, *Sexual Personae*, Vintage Books, 1992

Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Grasset, 2006

Mona Chollet, *Chez soi: Une odyssée de l'espace domestique*, La Découverte, 2016

Mona Chollet, *Sorcières: la puissance invaincue des femmes*, La Découverte, 2018

Zoé Philibert, *Chaulapin*, autoédité, 2018

Kate Tempest, *Écoute la ville tomber*, Payot et Rivages, 2018

Aziyadé Baudouin-Talec, *Les écritures bougées : une anthologie*, Les presses du réel, 2018

Roxane Gay, *Bad feminist*, Delanoël, 2018

A. Mari Pegrum et S. Gavignet, *Beat Attitude* (an-

thologie), Bruno Doucey, 2018

Chloé Delaume, *Mes bien chères sœurs*, Le Seuil, 2019

Joseph Ponthus, *À la ligne*, La table ronde, 2019

Lisette Lombé, *Brûler brûler brûler*, Iconopop, 2020

Raoul Vaneigheim, *L'insurrection de la vie quotidienne*, 2020

Chloé Delaume (collectif), *Sororité*, Points, 2021

Artistes/Livres sur l'art/

Global(e) Resistance, Centre Pompidou, 2020

Claire Tabouret, if only the sea could sleep, 303, 2019

Poétique du chantier: de la Tour de Babel à Ground Zero, Ligeia, 2010

Art et animalité, Ligeia, 2016

Mamma Andersson, The lost paradise, David Zwirner, 2021

Marlène Dumas, Phaidon, 2006

Mayaux : Catalogue raisonné, Sémiose, 2006

Carlos Kusnir : exposition, Sérignan, Analogues, 2009

Podcast/

Victoire Tuillon, *Les couilles sur la table*, Binge Audio, 2019

Victoire Tuillon, *Le coeur sur la table*, Binge Audio, 2021

Rokhaya Diallo et Grace Ly, *Kiffe ta race*, Binge Audio

Série/

Nathalie Masduraud et Valérie Urrea, H24, arte.tv

NOTES

¹ **Thiéfaine**, *Du soleil dans ma rue*, Géographie du vide, 2021

² **Scylla**, *Charbon*, Charbon, 2018

³ **Thiéfaine**, *De l'amour, de l'art ou du cochon*, 1980

⁴ **Virginie Despentes**, Lecture au centre Pompidou, 2020

<https://www.youtube.com/watch?v=oW4OC42Bzxo&feature=youtu.be>

⁵ **Louis Calaferte**, *Septentrion*, Delanoël, 1967

⁶ **Evan Schoepflin et Anna Tuccio**, *L'Empire du Bien*, 2020

⁷ **IAM**, *La fin de leur monde*, Saison 5, 2007

IAM, *Demain c'est loin*, L'école du micro d'argent, 1997

⁸ Allitération rendue connue par **Virginie Despentes**, dans *King Kong Théorie*, Grasset, 2006

⁹ Triptyque éponyme, **Claude Lévêque**, 1997

¹⁰ **Chloé Delaume**, *Mes bien chères sœurs*, Le Seuil, 2019

¹¹ **Lauren**, dans *Le Coeur sur la Table*, « La princesse et l'Escalator », **Victoire Tuillon**, Binge Audio 2021

¹² **Fairuz**, *Le Beirut*, 1979

¹³ **Farid El Atrash**, *Wayak*

¹⁴ **Raoul Vaneigheim**, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1992

¹⁵ **Keny Arkana**, *Entre les lignes : clouées au sol*, Entre ciment et belle étoile, 2006

REMERCIEMENTS

Merci à mon tuteur Alexandre Rolla pour son attention, ses commentaires toujours pertinents et son soutien.

Merci à mon frère Maël pour sa franchise, sa bienveillance et ses conseils littéraires éclairés. Merci à ma mère et à mon père de ne jamais cesser d'avoir foi en leurs enfants.

Merci à Josselin, Victor et Loïk pour leur indéfectible amitié et leurs relectures attentives.

Merci à toutes mes sœurs de cœur que je croise sur mon chemin : merci Lucie, Manon, Romane, Nora, Eléa, Jo-Anna, pour la force et l'ambition et le courage et la confiance que vous m'offrez sans retenue.

Mille mercis à tous mes camarades d'atelier et de ma promotion sans qui le travail n'aurait jamais été aussi riche et agréable.

D'une manière générale, merci à l'Esam Caen/Cherbourg et à toutes celles et ceux qui y travaillent et m'accompagnent depuis cinq ans.

